

# HOMMAGE A HENRI BERR

## pour le centenaire de sa naissance

par FERNAND BRAUDEL,  
*Professeur au Collège de France*

### I

On ne peut rendre à Henri Berr l'hommage qui lui est dû et qu'il mérite tout particulièrement en ce centième anniversaire de sa naissance, sans saisir la masse entière de son œuvre. Aussi bien ai-je lu ou relu attentivement ses écrits, ses articles, ses livres, ses discours, ses multiples introductions aux plus grands ouvrages de « L'Évolution de l'Humanité ». Je sors de ce voyage enrichi, ravi et inquiet.

Ravi, il n'est pas besoin de dire pourquoi devant ses amis, ses collègues et ses admirateurs, et dans la Maison qui a été et reste la sienne. Mais aussi inquiet. Dire, en effet, ce qu'il a apporté à l'histoire, à l'historiographie, à la vie intellectuelle de son temps, c'est aussitôt mettre en question un siècle entier de pensée française que son existence et son action traversent par les plus hauts chemins, ceux qui touchent aux principes, aux méthodes, aux généralités, aux finalités de notre métier. D'ailleurs, dans le seul roman qu'il ait écrit — mais qu'il aura publié en 1942, à la différence de tant d'historiens sages qui n'osent avouer pareil péché — dans ce roman, seules vivent les idées et, bien plus que le héros qui est Henri Berr lui-même, le grand personnage du livre est-il René Descartes... En vérité, Henri Berr, dans son œuvre multiple, nous aura présenté inlassablement un *Discours de la Méthode*, son *Discours de la Méthode*.

Parler de son œuvre, c'est donc aller vers ces sommets, ces observations, ces hauts lieux qu'il aimait. Dans son roman même — *L'Hymne à la vie* — où s'évoque son séjour au lycée de Tours en 1885, c'est à la colline, au Campo Santo de Saint-Symphorien que va sa prédilection réfléchie. « Au penchant du coteau, écrit-il, sous un vaste espace de ciel, le cimetière monte dans la verdure; il atteint une terrasse où l'horizon s'élargit, d'où l'on domine des champs, des maisons, la Loire, la ville et ses clochers, dans le fond les collines qui bordent le Cher... ». D'un côté, ainsi, le monde des vivants, vu de haut, de loin; de l'autre, le peuple immense et proche des morts, ces vivants d'hier et qui revivent pour penser et souffrir, grâce à l'historien. Car notre métier implique ce devoir, ce pouvoir merveilleux.

Ainsi, première difficulté, ou, si vous le voulez, première inquiétude. Dans ce haut dialogue, si nous interprétons mal un mot, une phrase, un argument, l'erreur d'appréciation risque d'être grande. Henri Berr l'a presque toujours craint qui s'est plu à répéter ses leçons et ses points de vue, particulièrement dans la seconde édition de sa *Synthèse en Histoire*, parue en 1953, et qu'il a, d'un jet, prolongée jusqu'à nous.

Mais il est d'autres erreurs, d'autres inquiétudes encore. Parlant de Henri Berr, ceux qui l'ont connu et forcément aimé, s'abandonnent au plaisir de le voir en face d'eux, de retrouver son regard vif, étonnamment jeune, d'entendre sa voix qui était fort belle, d'évoquer son visage... Mais être près de lui en pensée, c'est retrouver sa courtoisie extrême, sa discrétion sans égale, son besoin d'écouter, (il écoutait merveilleusement), sa bonté attentive. « Si petit jeune homme, si mince débutant que l'on fût, on connaissait votre accueil, une parfaite bonne grâce, certes, une parfaite cordialité; bien plus un élan... », lui rappelait Lucien Febvre, le 31 janvier 1943, à l'occasion de son 80<sup>e</sup> anniversaire, en l'appelant : « heureux homme qui n'avez pas d'ennemis »... Sans doute, parce qu'il méritait de ne pas en avoir; sans doute, parce qu'il ne voulait pas en avoir. Critiquait-il, ses mots justes étaient souvent sous le signe du sourire. Plus souvent encore, il aura préféré le silence. Et si les petites et dures querelles ne lui ont pas manqué, soyez-en sûrs, il les a soumises toutes à sa discrétion. Et sa générosité a toujours eu le dernier mot.

Il a non moins esquivé les honneurs, préférant l'œuvre à la carrière. Les Académies ne l'ont jamais vu en solliciteur et, quand ses amis voulurent lui offrir des *Mélanges*, il préféra que l'hommage fût rendu à son cher Gassendi, non à lui-même.

Ce portrait que j'esquisse, ne vous surprend guère. Mais si nous essayons de le parfaire, nous serons par la force des choses beaucoup plus ramenés vers nous-mêmes que vers lui. Nous serons victimes de son obstination à s'effacer devant autrui. Nous nous écouterons et nous l'entendrons mal.

J'ai rencontré Henri Berr en 1930, au printemps, dans Alger en fête qui célébrait d'un cœur tranquille le centenaire, ou plutôt le centième anniversaire de sa vie française, au milieu des fastes d'un congrès d'historiens, très réussi d'ailleurs, où j'avais le rôle très modeste de secrétaire du secrétaire... C'est là que je l'ai vu pour la première fois et que j'ai commencé à l'aimer. Cette affection, je l'ai toujours conservée à son endroit et, si je vous parlais plus longtemps de lui, comme Suzanne Delorme ou comme Paul Chalus, j'arriverais sans peine au bord des larmes. Mais ce n'est pas de nous, de notre affection ou de notre tendresse qu'il faut parler. C'est lui, lui seul, sa pensée, son rôle, dans l'interminable itinéraire de l'historiographie et de la pensée françaises qui nous importent aujourd'hui.

## II

Il y a peut-être une certaine punition, croyez-moi, à réussir tout ce que l'on entreprend. Cette punition, cette perte de soi-même dans le succès, Henri Berr l'aura connue plus qu'un autre. Il lui fallut une dispense d'âge, en 1881, pour entrer à l'École Normale; agrégé des lettres, en 1884, il a 21 ans; docteur ès lettres en 1899, il a 36 ans. L'année suivante, il fonde l'admirable, je dis bien l'admirable *Revue de Synthèse historique*; en 1911, paraît son plus grand livre, *La Synthèse en Histoire*; en 1913, il fonde « L'Évolution de l'Humanité », la *Collection Berr*, comme chacun dira quelques années plus tard; en 1925, avec le président Paul Doumer, son ami, il crée le Centre de Synthèse; il lance la *Revue de Synthèse*

(générale) en 1931, et anime en même temps les *Semaines de Synthèse*.

C'est une certaine punition que d'avoir régulièrement réussi. Entendez-moi. En tout cas, il nous est difficile, aujourd'hui, de choisir au milieu de tant de succès le plus caractéristique de tous, alors qu'ils sont pris dans une série logique et cependant différents les uns des autres. Lucien Febvre hésitait entre les *Semaines de Synthèse* et « L'Évolution de l'Humanité ».

Catégoriquement, je mettrais au-dessus de tout la première *Revue de Synthèse*, l'historique. Je l'ai lue attentivement, avec enthousiasme et reconnaissance, il y a seulement cinq ou six ans, et alors de bout en bout. Je crois qu'elle est la première gloire de Henri Berr, que toutes ses autres gloires découleront d'elle. Alors la voie a été ouverte à une histoire scientifique, ambitieuse, impérialiste déjà, sous le signe, comme l'on disait à l'époque, de la « synthèse » — mot à la mode et qui n'a pas trop vieilli depuis lors. 1900 : Paul Lacombe, qui sera l'habitué des habitués du n<sup>o</sup> 12 de la rue Sainte-Anne où siège la revue, a 52 ans. C'est un peu son doyen d'âge. Charles Seignobos en a 46; il enseigne à la Sorbonne depuis dix ans déjà avec un exceptionnel brio; il vient, trois années plus tôt, en 1897, de publier sa monumentale *Histoire politique de l'Europe contemporaine*; Ferdinand Lot a 33 ans et vient de succéder à Arthur Giry à l'École des Hautes Études; Lucien Febvre, qui a 22 ans, est à l'École Normale; Marc Bloch n'est encore qu'un des plus brillants élèves du lycée Louis-le-Grand; Emile Durkheim a 42 ans... Mais je ne vais pas dresser la liste des collaborateurs ou des contemporains de la première année, puis des années à venir.

A cette époque, Henri Berr les domine tous. Il est l'égal des plus grands, et, selon le mot que je reprends à Louis-Philippe May, il est le maître de « tous les maîtres » qui vont grandir à ses côtés. Peut-être la meilleure image de lui est-elle celle qu'utilisait dernièrement un de nos grands physiciens, Halban, collaborateur hier de Joliot-Curie, et qui définissait Paul Langevin comme le « caissier » de sa génération, ou si vous préférez le titulaire d'une banque d'idées, chaque physicien allant, un jour ou l'autre, à cette caisse providentielle, y revenant à l'occasion. Diderot a été le caissier de notre XVIII<sup>e</sup> siècle, son donneur d'idées. Henri

Berr mérite cette haute comparaison : il a été le directeur de conscience des historiens de son temps, prodigue d'idées, de conseils, mieux encore d'encouragements... Il avait, en ce vingtième siècle à peine débutant, l'avantage de dominer les controverses majeures du moment, celles que suscitait, devant l'histoire et ses prétentions, la réflexion des philosophes, ou des historiens philosophants, ou des sociologues philosophes... Car le siècle, en 1900, semble promis aux philosophes.

Ce n'est donc pas un hasard si Henri Berr, qui n'est pas historien de formation scolaire, prend la tête du mouvement. Sa culture encyclopédique, son goût de l'histoire le désignent à l'avance, l'imposent. Il est alors unique. C'est d'ailleurs dans le sens d'une histoire des sciences, ou mieux de la science, de la rationalité qu'il écrira sa *Synthèse en histoire*, livre qui a été parlé, conçu, discuté, pensé, mis en œuvre, bien avant d'être publié, en 1911 « Ce bréviaire, dira plus tard Lucien Febvre, qui fut longtemps le nôtre au temps des grandes batailles entre historiens et sociologues. »

En 1900 et jusqu'en 1914, l'enjeu est clair : dépasser une histoire anecdotique, noyée dans le détail de l'érudition, *historisante* disait Berr, *événementielle* affirmait Paul Lacombe. L'élargir, l'approfondir, l'ouvrir sur les sciences de l'homme qui, l'une après l'autre, prenaient leur essor, la sociologie surtout, avec Emile Durkheim et l'active *Année sociologique*, fondée en 1898. « Si la Revue réalise ses fins, écrivait Henri Berr dès son premier numéro, on y verra l'histoire se compléter, s'organiser, se rattacher peu à peu à l'ensemble des sciences. » Plus ambitieux que nous ne le serions aujourd'hui, Henri Berr parle, notez-le, de l'ensemble des sciences, sans préciser qu'il s'agit, ou non, des seules sciences de l'homme. Et comme son attention va, dès les premiers pas, à la biologie, à la géologie, aux mathématiques, à la physique, aucune erreur n'est possible : dans son ambition calculée, Henri Berr entend lier l'histoire à toutes les sciences, celles de la nature comme celles de l'homme.

Sur le plan pratique, il veut précisément, rapprocher les unes des autres ce qu'il appelle les « divisions » de l'histoire, ces compartiments étanches : histoire générale, histoire des institutions, histoire économique, histoire sociale, histoire de la philosophie et des sciences, histoire littéraire, histoire de

l'art, et même anthropogéographie de Vidal de la Blache... Lier ensemble non pas les sciences, mais ce qu'elles projettent, ce qu'elles découpent de leur ombre portée dans le vaste domaine mal reconnu encore de l'histoire. L'opération sera conduite au nom d'un certain humanisme, plus encore, d'un esprit scientifique résolument lucide.

Ce colloque avec toutes les histoires s'engage, évidemment, selon les moyens du bord, au milieu de controverses, d'hésitations, de querelles. La revue évite pourtant les chicanes médiocres. Au vrai, une seule discussion la fascine, avec et contre les sociologues, dont Henri Berr devait suivre les progrès sa vie durant, avec passion et vigilance, avec une pointe de soupçon aussi.

Pour le directeur de la *Revue de Synthèse*, pour ses amis, l'histoire est à dégager des sciences qui l'enserrent, l'étouffent, la soutiennent aussi. Aujourd'hui, la recherche d'une ligne de partage des eaux peut sembler assez vaine. Pour quelques historiens, au moins, histoire et sociologie, histoire et sciences de l'homme sont une seule et même aventure. Toutefois, une telle discrimination obligeait alors à définir, à reconnaître, à étendre le domaine de l'histoire, à dégager sa signification profonde. Cette histoire, c'est pour Henri Berr, celle de l'humanité prise dans sa masse entière, sous tous ses aspects vivants. Mais de ces aspects, la religion, la science restent pour lui l'essentiel. C'est ce qu'affirme le beau diptyque de son dernier livre : *La Montée de l'esprit* (1954), dont il rédigea la préface, deux jours avant de mourir. Science, Religion, ce sont là les deux sources de l'histoire, de la vie pérenne des hommes.

A coup sûr, Henri Berr fut, dès cette époque lointaine, le chef d'orchestre, l'orienteur. De cette réussite de la première *Revue de Synthèse*, le mérite essentiel lui revient, et il n'est pas question de le lui mesurer chichement. Mais le mérite est aussi celui d'une certaine France intellectuelle, celle de 1900 à 1914, aussi belle que la France d'aujourd'hui, rayonnante, avec sa jeunesse encore préservée. A travers le monde, en Allemagne comme en Italie, comme en Amérique, la *Revue de Synthèse* éveilla, dès son départ, de très vifs enthousiasmes. Oui, cette France-là a collaboré à la première gloire de Henri Berr. Ensuite viendront les sacrifices inhumains de 1914. Nul ne peut calculer ce que l'esprit y a perdu.

## III

Il serait très arbitraire de limiter à 1914 l'éclat et le rayonnement de la pensée de Henri Berr. J'ai cru bon, y cédant en apparence, de marquer fortement sa priorité, fait essentiel. Il a été le premier à lancer ou des entreprises dont nous vivons aujourd'hui encore, ou des formules que nous répétons. Pour être juste à son endroit, il faut inlassablement revenir à l'étroit escalier du 12 de la rue Sainte-Anne. La *Revue de Synthèse* pèse aussi lourd dans les balances de la pensée française que l'*Année sociologique* de Durkheim, que les *Annales de Géographie* fondées en 1891, ou les *Cahiers de la Quinzaine* de Péguy — autant ou plus, peut-être.

En tout cas, éclairer avec prédilection ces grandes années qui furent pour Henri Berr sa quarantaine éclatante, c'est s'expliquer à l'avance l'œuvre, les œuvres qui vont suivre et où il dépensera son talent, sa vie, toute sa longue vie ; le Centre International de Synthèse, les *Semaines de Synthèse*, les volumes de « L'Evolution de l'Humanité ». Alors, supposez que j'aie étudié comme il conviendrait ces longues, ces riches étapes que vous connaissez tous. La question essentielle serait alors celle que je me propose maintenant d'aborder. Peut-on parler, aujourd'hui, en 1963, de l'actualité, de la présence de Henri Berr dans la vie intellectuelle de notre pays, de notre époque ? La question comporte plusieurs réponses.

La première est la plus nette. Toutes les maisons que Henri Berr a fondées restent vivantes. Grâce en soient rendues à Suzanne Delorme, au président Julien Cain, à Paul Chalus, à leurs amis. La lampe est toujours allumée.

La seconde réponse est non moins nette. Je suis seulement obligé de la présenter assez longuement. La pensée de Henri Berr ressemble à ces arbres généalogiques vigoureux qui ne cessent de diviser leurs branches et de porter des fruits nouveaux. Les *Annales*, que fondent en 1929 Marc Bloch et Lucien Febvre, sont les filles authentiques de la *Revue de Synthèse*. Lucien Febvre entré à la *Revue de Synthèse* en 1905, Marc Bloch, en 1912, y ont fait leurs premières armes. Ils ont pris l'esprit de la maison. Que leur entreprise complète

et élargisse le plan de Henri Berr et s'enfoncent dans une histoire résolument concrète, ce fait, qui me semble indéniable, ne change rien au problème de la filiation. La *Revue de Synthèse* a été trop attentive à la sociologie. Je l'ai dit très vite, mais je l'ai dit. Les magnifiques *Annales* des dix premières années, 1929-1939, ont été particulièrement attentives à l'économie.

Voyez comment Henri Berr a su le dire à mi-mot dans la seconde édition de la *Synthèse en Histoire* parue en 1953 : « Quand la *Revue de Synthèse historique*, écrit-il, devenait la *Revue de Synthèse (générale)* (c'est-à-dire en 1931), Lucien Febvre a créé, avec Marc Bloch, les *Annales d'histoire économique et sociale*; c'était particulièrement pour éclairer un aspect de la vie des sociétés, resté trop longtemps dans l'ombre et sur lequel le marxisme avait appelé l'attention ». Alors, dira-t-on, selon une formule sûrement trop rapide, est-ce parce que la *Revue de Synthèse*, dans la France « idéaliste » d'avant 1914, aura, pour sa part, ignoré Karl Marx, ou peu s'en faut? D'ailleurs, comme si cet élargissement vers la vie économique et matérielle gênait notre ami, il a eu soin d'ajouter, dans une note, que « la société embrasse l'économie », qu'il est par suite abusif, un peu hérétique de dégager celle-ci de celle-là. Remarquons aussi que ce n'est pas en 1931, comme le dit Henri Berr, mais en 1929, que les *Annales* ont été fondées. La question de date a son importance. C'est deux ans après la naissance des *Annales* que la *Revue de Synthèse* a changé de titre, continuant sa route, mais virant de bord, ou, si vous voulez, gagnant le large. Ce sont là de minuscules querelles. De petits signes. Parlant, en 1954, de Henri Berr qu'il vient de perdre, Lucien Febvre écrivait, dans un souci de sincérité : « Les *Annales* qu'il (Henri Berr) suivit toujours personnellement d'assez loin ». Je cite ces mots discrets, rapides, peu connus, que je pourrais assortir de confidences brèves, entendues d'un côté et de l'autre. Mais à quoi bon? Ils signalent la sempiternelle opposition du Père et du Fils... Cette querelle intellectuelle reste essentielle, mais elle ne les empêcha ni de s'estimer, ni de s'aimer, ni de collaborer franchement, s'ils souffrirent un peu l'un par l'autre. Marc Bloch et Lucien Febvre furent parmi les meilleurs ouvriers de « L'Évolution de l'Humanité » et Lucien Febvre le plus grand animateur des magnifiques *Semaines de Synthèse*.



L'important, au-delà de ces cassures légères, c'est que les *Annales* soient bel et bien issues de la *Revue de Synthèse*. Dans leur programme initial, les *Annales* projettent sans doute des entreprises et des plans nouveaux, elles ne négligent pas, pour autant, la tâche dessinée en 1900. En effet, l'impérialisme de Marc Bloch et de Lucien Febvre, cette conquête voulue des sciences de l'homme par une histoire privilégiée, c'est, plus large, plus tumultueux, ce même effort, ce même combat contre les « divisions » de l'histoire. Les temps ont changé toutefois. De 1929 à 1939, avouons que la France, le monde, posent d'autres problèmes, éveillent d'autres inquiétudes que celles du début du siècle. Et bien entendu, on en pourrait dire autant entre 1939 et 1963. Pourtant, je sais trop ce que je dois à Lucien Febvre et à Marc Bloch pour ne pas reconnaître aussi ce qu'à travers eux, je dois, nous devons tous, à Henri Berr. Leur œuvre de fondateurs des *Annales*, leurs disciples, la VI<sup>e</sup> Section des Hautes Etudes, la toute jeune Maison des Sciences de l'Homme, ce que nous pourrions faire encore les uns et les autres — tout cela s'inscrit un peu, sans trop d'effort, à l'actif de Henri Berr.

Mais il est encore une autre réponse à propos de l'actualité de la pensée de Henri Berr et qu'il eût écoutée avec un bien plus grand plaisir. Ses mots, ses arguments nous frappent encore souvent directement; ils ne ricochent pas seulement vers nous, ils se glissent d'eux-mêmes dans notre raisonnement. Et ici, nous n'avons que l'embarras du choix. « Est donc essentiellement historique, écrivait-il, non le pur changement, qui ne fait qu'apparaître dans le temps, mais le développement qui est le changement dans la durée ». Ou encore, en cette même page de *La Synthèse en histoire*, la phrase suivante : « L'histoire ne consiste pas exclusivement en similitudes, en répétitions, mais elle n'est pas étrangère aux similitudes, aux répétitions, elle en a besoin, au contraire, comme d'une base ». Ou encore, un peu plus loin dans ce livre si lucide : « Généralités, similitudes, uniformités, ce sont des synonymes du mot loi, mais de sens plus lâche ». Prenons-lui encore une citation : « l'élimination des idées *a priori*, affirmait-il, n'implique pas le moins du monde le rejet des hypothèses ». Autrement dit, ne tenons pas rigueur aux hâtes, aux précipitations, à l'esprit scientifique. Et l'occasion lui est bonne de citer aussitôt Henri Poincaré : « on dit souvent,

écrivait ce dernier, qu'il faut expérimenter sans idée préconçue. Cela n'est pas possible; non seulement ce serait rendre toute expérience stérile, mais on le voudrait qu'on ne le pourrait pas ». Citer à bon escient, Henri Berr a toujours su pratiquer cet art simple et efficace. En 1901, il réussissait « ce tour fort licite » de dégager d'une leçon inédite de Fustel de Coulanges des formules que l'on a plaisir à lui reprendre : « L'histoire se compose d'une multitude de petits faits, mais le petit fait n'est pas l'histoire »; ou : « L'histoire procède par le détail, mais elle ne se borne pas au détail »; enfin : « Eriger en règle absolue qu'elle s'interdise la recherche des lois générales, c'est aller contre le vrai but de la Science. »

Oui, peu d'œuvres autant que celle de Henri Berr valent comme exercice actuel de lucidité pour l'apprentissage et la pratique du difficile métier d'historien. Elle nous aide à écarter des difficultés insistantes, à reconnaître nos libertés, à alerter nos vigilances. On ne le dépasse vraiment, ensuite, que selon le sens même de son effort.

Nous tous qui sentons, aujourd'hui, l'unité prestigieuse des sciences de l'homme et, au delà, de l'humanité entière, et, plus encore, cette nécessité de prendre scientifiquement celle-ci comme objet d'études, nous restons fidèles à la leçon répétée de Henri Berr, nous sommes ses élèves, ses fils, ses petits-fils... Ses idées sont restées jeunes comme l'était resté son regard, étonnamment vif sous le verre du lorgnon.

A coup sûr, il a gagné, il gagnera l'épreuve de longue durée à laquelle aucun grand esprit n'échappe. Et nos cœurs s'en réjouissent. Pussions-nous aider au rayonnement de cette lumière où s'est brûlée la richesse entière d'une vie courageuse, privilégiée, d'une générosité sans rivages !